

de soixante-dix à quatre-vingts lieues, c'est-à-dire sept ou huit journées de marche, et peut-être beaucoup davantage par les accidents qui pourraient nous arriver sur les rivières, ou par les mauvais temps. Il fallait bien cependant nous résigner à la pauvreté, et nous acheminer ainsi pour Warmontashing.

Nous partîmes le 30 juin, la joie dans le cœur et sans prévoir les malheurs qui nous attendaient dans le cours du voyage. Nous avons bien souffert sur la rivière Assoapémochon ; et ce souvenir était une consolation pour nous. Nous espérions nous rendre heureusement à Warmontashing ; car ce trajet est assez facile pour quiconque s'entend un peu à conduire un canot. Dès le lendemain de notre départ, craignant de plus en plus de ne pouvoir rencontrer les Têtes-de-boule, nous mîmes un canot allége et continuâmes à marche forcée notre route pour Warmontashing, avec nos deux meilleurs rameurs, laissant les autres avec tout le bagage nous suivre à journée lente. Nous prîmes pour provisions un seul pain, un peu de lard et le riz qui nous restait. Nous avons marché deux jours à grande hâte, lorsqu'il nous arriva, le 3 juillet, un malheur qui nous plongea dans une amère consternation. Nous venions d'apercevoir deux perdrix sur le bord de la rivière. Voyant nos provisions épuisées, nous en tuâmes une et rechargeâmes le fusil pour nous en servir dans l'occasion. Bientôt nous arrivons à un portage où nous débarrassons le canot des effets qu'il contient, pour les transporter au delà. Un de nos hommes prend le fusil par le bout du canon, la détente s'accroche à une barre du canot, une détonation nous saisit d'effroi, et aussitôt des cris nous percèrent le cœur : " Je suis blessé." L'infortuné se précipite dans nos bras en s'écriant :